

SOLASTALGIE(S)

MATTHIEU BOUCHERIT

LÉA HABOURDIN

LUCIEN MURAT

LENNY RÉBÉRÉ

JEANNE VICERIAL

JISOO YOO



UN COMMISSARIAT D'ISABELLE
DE MAISON ROUGE SUR INVITATION DE L'ŒIL NEUF

VERNISSAGE LE DIMANCHE 17 SEPTEMBRE, DE 15H À 20H
EXPOSITION JUSQU'AU 15 OCTOBRE 2023
LA FABRIQUE CENTRE D'ART — 9 RUE CLOTILDE GAILLARD 93100 MONTREUIL

Solastalgie(s)

Avec les œuvres de : Matthieu Boucherit, Léa Habourdin,
Lucien Murat, Lenny Rébéré, Jeanne Vicerial, Jisoo Yoo

Du 17 septembre au 15 octobre 2023

Vernissage le 17 septembre de 15 à 20h00

La Fabrique Centre d'Art

9 rue Clotilde Gaillard 93100 Montreuil

(Ouverture à la visite sur simple rendez-vous téléphonique 7 Jours/7,
quelle que soit l'heure au N° 06.45.14.47.92)

Sous le commissariat d'Isabelle de Maison Rouge

Note d'intention

Le néologisme « solastalgie » est composé du terme anglais « solace » qui signifie « réconfort » et du suffixe grec « algia » renvoyant à la douleur.

La « Solastalgie » indique le concept qui révèle cette affliction ressentie lorsque le lieu que l'on habite et que l'on aime devient victime d'une agression immédiate, provoquant une transformation profonde de nos paysages quotidiens. Là où la nostalgie naît d'un regret d'un passé, la solastalgie serait elle son équivalent pour le futur puisqu'elle dit une angoisse du lendemain ? En somme, une forme de nostalgie en devenir par l'approche d'un avenir en péril...

Ainsi, la solastalgie serait un peu comme un « mal de terre », un « mal du pays », une sorte de « Planète blues » traduisant le « mal de notre époque ». **Alors que la notion de nostalgie renvoie au pays que l'on quitte, dans le cas de la solastalgie, c'est le pays qui nous quitte et ce, pour de nombreuses raisons liées au chaos environnemental généralisé. Les solastalgies caractérisent des formes de souffrances et de détresses psychiques causées par les changements passés, actuels ou attendus, en particulier concernant la destruction des écosystèmes et de la biodiversité et, par extension, le réchauffement climatique. Une anxiété à voir le vivant s'effondrer.**

La définition qu'en donne Glenn Albrecht¹ est très centrée sur les lieux, leurs changements subits (qu'ils soient d'origine anthropique ou climatique) et toutes les émotions que ces modifications peuvent générer chez des personnes attachées à ces espaces. **J'en propose pour ma part une définition plus étendue laquelle n'est pas liée uniquement aux lieux mais à nos environnements au sens le plus large. Elle reflète cette conscience ancrée dans tous les débordements du monde et leurs conséquences pour les sociétés humaines, nos démocraties, notre bien-être, notre santé individuelle et collective. Cette solastalgie incarne finalement la résonance entre sensibilité intime et désordres universaux.**

La Génération X, née entre le début des années soixante et la fin des années soixante-dix, est arrivée dans un marché du travail plombé par les chocs pétroliers et a grandi avec le spectre du sida, souvent au sein de familles de plus en plus marquées par le divorce. Si les gens qui la constituent n'ont connu aucune guerre sur leur territoire (ils ont fêté la chute du mur de Berlin, la fin de la guerre froide et sont même les enfants de mai 68 bien qu'un peu jeunes pour en saisir la portée), ils sont en revanche les contemporains de l'Europe qu'ils ont vu se construire comme une évidence pour eux, les droits de l'homme leur étant une certitude universelle. De même qu'ils étaient sûrs que la démocratie triompherait partout sur le globe, de même ils ont eu foi aux progrès de la science, de la technologie et de la médecine.

¹ "Les émotions de la Terre", Les Liens qui Libèrent, 2020,

Ils sont les parents des jeunes gens de la génération Y (ou Millennials) qui se présente comme la première véritable à grandir avec Internet, l'ordinateur et les jeux vidéo. Ces digital natives ont tout vu et tout eu en matière de technologie de pointe. Situés entre l'ère industrielle et l'ère Internet, ces jeunes nés entre 1985 et 1995 sont très proches de l'accès au savoir. Ils développent leur culture et cherchent à apprendre et comprendre mieux. Ils sont dans le "présentisme", la culture de l'immédiateté avec pour héritage inculqué de leurs parents des valeurs humaines qu'ils n'hésitent plus à contester.

Ces nouveaux adultes dont l'horizon temporel est plus étendu que celui de leurs ascendants se posent davantage de questions et se forgent mieux leur propre opinion que leurs aînés. Ils ont connu un certain état du monde dont ils ont progressivement découvert la détérioration et ressentent une impression d'exaspération et d'injustice qui peut aller jusqu'à la perception d'une trahison de la part des personnes censées les avoir protégés. Les artistes qui ont aujourd'hui entre 28 et 38 ans discernent ce puissant sentiment d'impuissance face à la dégradation avancée de la planète et en donnent une approche poétique souvent doublée d'une revendication politique, absurde ou désabusée. S'ils sont artistes ils ne sont pas nécessairement activistes mais leurs œuvres et leurs postures reflètent des réflexions en lien avec leur génération. Ils sont révoltés, manifestent leurs prises de position dans la société et questionnent le monde dans son rapport à l'environnement.

Ils sont bien souvent « solastalgiques » selon le néologisme forgé par Martin Hirsch². **Chez eux, la solastalgie est un état d'âme et non une maladie, lequel induit un ensemble d'émotions variées, allant de la colère à la tristesse, de la culpabilité au sentiment d'impuissance ou de dégoût, flirtant avec les registres de l'apathie ou au contraire d'un besoin d'action.** Cet état d'âme amène des questionnements existentiels qui résultent de constats d'origine scientifique (rapports du GIEC ou de l'IPBES) ou bien plus empiriques car provenant d'enquêtes personnelles. Cette jeunesse, mobilisée dans des luttes militantes, se trouve donc en révolte et se positionne dans la tradition des mouvements étudiants, profitant des acquis depuis 1968 mais ouvrant aussi à des réflexions plus systémiques pour changer la société en inscrivant leurs revendications par des luttes sociales, féministes, écologistes, développées en particulier pendant la récente pandémie. Se retrouvent notamment de vives prises de position contre la destruction de la biodiversité, contre la précarité de la jeunesse et des artistes, contre l'impasse des institutions, pour la préservation des ressources, pour la répartition des richesses, pour de la flexibilité dans leurs engagements (envisagés collectifs plutôt que prisonniers d'un parti politique ou d'un syndicat).

Comme une réponse saine à l'évolution du monde, cette tendance est même vécue de manière adaptative. La douleur ressentie pourrait donner lieu à une forme de

² *Les Solastalgiques*, Stock, 2023

renaissance puisqu'elle conduit à faire le deuil d'une certaine vision du futur et pousse à réinventer nos imaginaires, nos aspirations, nos désirs et espérances. L'engagement, quel que soit son intention et sa mesure, devient une manière d'appivoiser la solastalgie.

Grâce à eux l'horloge du désastre n'a pas encore sonné.

Isabelle de Maison Rouge, curatrice indépendante

Matthieu Boucherit



Déplacements, 2019-2023, Installation picturale de 29 acryliques sur toile, 645 x 305 cm, © Matthieu Boucherit

La série *Déplacements* de Matthieu Boucherit présente des fragments de corps peints en niveau de gris sur fonds noirs. Tels des danseurs, ces corps se renversent, se plient, se déplacent, s'agglomèrent ou se dispersent dans des espaces dépourvus d'histoire. Ses images, Matthieu Boucherit les glane sur internet et les media d'actualité. Il vient effacer le contexte situationnel des photographies initiales afin d'en déplacer l'enjeu. L'utilisation des corps, ceux contraints d'hommes, de femmes et d'enfants lors de leurs exils, devient ici le principal enjeu d'une autre mise en scène, celui d'un parallèle établi entre l'orchestration politique des déplacements - de pays en pays, de camps en camps - et le déplacement des êtres anonymisés, transformés en « images-produits » interchangeables, ajustées et transférées de médias en médias en fonction d'espaces de diffusion, de récits et de publics définis.

Né en 1986 à Cholet, Matthieu Boucherit, vit et travaille à Aubervilliers. Artiste pluridisciplinaire, il s'inspire des techniques et appareillages qui ont façonné nos regards et développe une réflexion sur l'écologie des images et des affects. Il croise les méthodes de présentation et de représentation de différents médias — peinture, dessin, photographie, texte, vidéo, création d'ambiance, dont il dissèque les mécanismes de fabrication en mettant en scène leurs process. En élaborant un ensemble de stratagèmes plastiques et conceptuels, il déplie les problématiques liées aux représentations, leurs implications politiques, économiques et sociales et leurs effets sur nos comportements à travers l'histoire. Il déconstruit notre rapport intime aux images et pointe l'arrière fond idéologique et les rapports de pouvoir qui s'y logent. Ses œuvres ont été exposées en France et à l'étranger, lors de la Biennale de l'Image Tangible à Paris (2019/2018), à la Biennale de Thessalonique en Grèce (2018), à Bandjoun Station au Cameroun (2018), au sein des expositions collectives Saout L'Mellah au Maroc (2018), 3AJEL, en temps réel (2016) et Politics Collective (2013) à Tunis. Mais aussi à l'occasion d'expositions personnelles au Centre d'Art La Conciergerie à Chambéry (2018), au Centre d'Art La Fabrique à Toulouse (2011) et pendant l'année franco-russe à l'espace Croix Baragnon, à Toulouse (2010), où il représentait la France lors de l'exposition Latence. Il a été récompensé de la Bourse du Collège Internationale de la Photographie du Grand Paris, en 2019 et a reçu le prix de l'Art Engagé de la Young International Artist en 2016.

Léa Habourdin



Triptyque, trois impressions aux pigments végétaux sur papier coton 100cm x 70cm chaque, © Léa Habourdin

Les forêts primaires n'existent plus en France hexagonale, seuls survivent des lieux naturels qui n'ont pas subi d'influence de la part de l'humain ces dernières décennies. Voilà trois ans que Léa Habourdin arpente ces forêts cataloguées comme intouchées par un panel de chercheurs et de chercheuses.

Productrice d'image et cueilleuse, de la même manière qu'on collecte du bois pour faire un feu, Léa Habourdin ramasse des végétaux pour tirer ses images. Du jaune vif des feuilles de bouleau au rose pâle des pétales de coquelicot, en passant par la gaude, le bois de pernambouc ou la persicaire, la représentation des forêts est ici pérenne mais très évanescence. L'artiste révèle au sens photographique et métaphorique du terme cette notion de forêt primaire, laissant la possibilité de résonner avec l'image personnelle et réconfortante, le fantasme que nous en avons tous •toute•s. Ses images sur textile, teintées avec des plantes locales, rendent tangibles l'élaboration de ce catalogue personnel de lieux pas encore totalement vierges.

Née en 1985, Léa Habourdin, vit et travaille à Paris. Elle a d'abord étudié l'estampe à l'école Estienne puis la photographie à l'école d'Arles. Attentive à la diversité des formes de vies, sa pratique veut dessiner d'autres manières d'entrer en résonance avec les mondes. Elle observe le rapport que nous entretenons aux autres animaux, aux paysages et convoque les notions de survie, de fracture, de reconstruction pour composer une autre vue de ce que nous appelons « le sauvage ». Explorant des champs tels que l'éthologie, la recherche en science appliquée ou encore la botanique, elle déploie un travail en dessin et photographie où la place du livre et de l'objet imprimé est cruciale.

Son travail a été récompensé de nombreuses fois, elle a été notamment lauréate de la Carte Blanche PMU – le BAL en 2015, de la bourse de recherche du CIPGP en 2019, et de la bourse d'aide à la création du CNAP en 2020. Par ailleurs, elle a exposé dans plusieurs festivals (Photo Phnom Penh au Cambodge, Lianzhou festival en Chine, Photo Saint Germain à Paris)

En 2018 elle expose « Survivalists » au Musée GoEun en Corée du Sud et profite de l'ouverture de l'exposition pour lancer sa maison d'édition : Mille Cailloux où l'acte d'éditer sera pensé comme une pratique artistique. Son dernier travail « Images-forêts : des mondes en extension » fait l'objet d'une exposition personnelle aux Rencontres d'Arles en 2022. En 2023, elle est lauréate du PhotoLondon Emergent Photographer of the Year prize.

Lucien Murat



Prophétie de l'IA 1, 2023, 156 x 130 cm, Flash, Pastels à l'huile, sable sur patches,

Partant de clichés de la forêt de Meymac, Lucien Murat a développé avec l'aide d'un chercheur et de l'Intelligence artificielle un algorithme lui permettant de générer à l'infini des variations "texturées" d'une image donnée. Il réalise ensuite des peintures mélangées avec du sable, de parties poncées, découpées et recousues donnant une physicalité à des images virtuelles afin de les confronter aux regardeurs. Ce fatras ainsi obtenu de textures d'asphaltes, véritable prophétie du béton, annonce la finitude de notre monde et révèle le chaos rampant qui gronde et tonne sous les conséquences du changement du climatique.

Né en 1986 Lucien Murat, vit et travaille à Paris. Il est diplômé de Central Saint Martins à Londres en 2010. À travers son travail protéiforme où la peinture, la couture, le volume et le relief ont une place centrale; il explore et façonne une mythologie contemporaine qui nous aide à appréhender les enjeux du monde post internet.

Son travail a été montré au MIAM, Frac Aquitaine, musée Massey, CAC Meymac et l'étranger en Iran, en Allemagne, Belgique, Italie et aux États-Unis. Il est représenté par la galerie Suzanne Tarasieve

Lenny Rébéré



Vertigo 4, 2021, Verres gravés et encrés, film coloré, encadrement métal 197,5 x 70 cm, © Lenny Rébéré (courtesy Galerie Isabelle Gounod)

A partir d'un corpus d'images obtenues en une base de données de grande ampleur puisée quotidiennement sur internet, Lenny Rébéré interroge notre rapport au monde et à ses images colportées sur le web. Dans la série *Vertigo* il mélange clichés personnels et impersonnels de gens sur la plage et questionne de la sorte l'image des vacances comme un rituel social. Il les « datamosh », leur faisant subir une destruction au sein du code vidéo qui donne un effet "glitch", les triture jusqu'à les rendre méconnaissables tout en les chargeant d'une valeur poétique, colorée, nostalgique ou angoissante selon le point de vue que l'on portera sur elles. Deviennent-elles alors des clichés passésistes, des projections dans le futur ou des questionnements sur notre univers en plein délitement ?

Né en 1994 à Lyon, il vit à Paris et travaille à Aubervilliers au sein du Houloc. Après un diplôme des Métiers de la gravure à Estienne en 2013, il obtient un DNSAP aux Beaux-arts de Paris en 2018. Il fut lauréat du prix Paris I Panthéon-Sorbonne en 2017, reçu le premier prix de Dessin contemporain des Beaux-arts de Paris en 2018 et fut nommé au prix Drawing Now 2022. Parallèlement, il est représenté depuis 2015 par la Galerie Isabelle Gounod à Paris, où il présente en septembre 2023 sa 5e exposition personnelle.

Les œuvres de Lenny Rébéré constituent des ouvertures sur un monde contemporain translucide et volatile. Par le dessin sur verre, l'installation ou la vidéo, il sonde les espaces environnants de son quotidien pour relire et replacer l'instantané qui porte suffisamment d'ambiguïté visuelle. Les œuvres se déclinent comme des scènes d'une vie quotidienne et rituelle où la notion du temps est relative, tantôt absente tantôt accélérée, avec des habitants discrets - dont ceux de l'indifférence et du renoncement social.

Jeanne Vicerial



Mue n°1, 2022 Cordes, fils, estampes de roses en cuivre et laiton - travail à la main | Ropes, threads, brass and copper engraving of roses – handmade, 195 x 60 x 40 cm — 76 3/4 x 23 5/8 x 15 3/4 in. (Courtesy of the artist and TEMPLON, Paris – Brussels – New York)

Les sculptures épidermiques de Jeanne Vicerial, se veulent armures anatomiques faites pour protéger et défendre mais paradoxalement sont extrêmement fragiles car faites de fils. Dérivant directement des règnes animal et végétal, si la mue évoque la transformation, l'état intermédiaire et le renouvellement entre la larve et l'imago, elle indique le passage d'abord de chenille en chrysalide par la « nymphose », puis par la « mue imaginale » ou « émergence » en papillon, mais également elle traduit la dépouille qui en résulte. Avec ses organes vestimentaires, Jeanne Vicerial traite du corps humain et non humain en mutation.

Née en 1991, Jeanne Vicerial, vit et travaille à Pantin. Après des études de costumière puis un Master en Design vêtement à l'École des Arts Décoratifs de Paris en 2015, elle s'engage dans un travail de recherche qui prend la forme d'une thèse de doctorat SACRe (Sciences, Arts, Création, Recherche) soutenue en 2019. Elle approfondit sa recherche par la mise au point, grâce à un partenariat avec le département de mécatronique des MINES ParisTech, d'un procédé robotique breveté permettant de produire des vêtements sur-mesure et sans chute. Parallèlement, elle s'engage dans une démarche artistique qui la pousse à fonder, après un passage chez Hussein Chalayan, le studio de recherche et de création Clinique vestimentaire. Au-delà de ses créations personnelles, elle initie rapidement de nombreuses collaborations avec des artistes d'horizons divers : photographes, sculpteurs, performeurs, chorégraphes, musiciens, parfumeurs... Pensionnaire à l'Académie de France à Rome – Villa Médicis en 2019-2020, ses créations ont notamment été exposées au Palais de Tokyo à Paris (2018) à Rome (Villa Médicis et Palais Farnèse, 2020), à la Collection Lambert en Avignon (2021) et ont récemment intégré la collection du Cnap (Centre national des arts plastiques), les collections du Musée des Arts Décoratifs de Paris ainsi que la Collection du Centre Pompidou Elle est représentée par la Galerie Templon à Paris, Bruxelles et New-York.

Jisoo Yoo



Métamorphose #3 (Narcissus), 2017, Stylo à bille sur papier, 107 x 52cm, © Jisoo Yoo

Les dessins de paysages et de plantes de Jisoo Yoo se laissent percevoir comme une allégorie, permettant d'exprimer un sentiment d'inquiétude et d'étrangeté tout en reflétant ses angoisses profondes derrière une apparence de calme et d'apaisement. Ces motifs végétaux, paisibles à première vue, cachent de nombreuses images qui nous font douter de ce que nous voyons. L'apparente beauté et la sérénité de façade sont toujours sous-tendues par une réalité absurde, inquiétante, dérangeante et grouillante. Ils invitent à la rêverie où l'illusion côtoie la réalité. La plupart de ses œuvres se nourrissent de la contradiction entre "dire" et "se taire", entre le fait d'apparaître et de disparaître. Sont présentées dans l'exposition également deux vidéos de Jisoo Yoo.

Née en 1990 en Corée du Sud, Jisoo Yoo, vit et travaille à Pantin. Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy en 2018, du Fresnoy, StudioNational des Arts Contemporains en 2023. Elle crée par des mises en scène faisant écho au monde de l'enfance parfois peuplées de monstres, une échappée poétique, politique et critique, loin des assignations identitaires normatives de nos sociétés contemporaines. Elle s'intéresse à toutes les barrières - en tant que notions et formes - héritées ou érigées par nos idées reçues. En tant que femme, homosexuelle, migrante, artiste, être humain, elle a été confrontée à de nombreuses frontières religieuses, sociales, politiques et psychologiques, et cela de façon quotidienne. Son travail a été présenté dans de nombreux lieux à Paris comme en région, tels que le Centquatre, La Villette, le Palais de l'Institut de France, le Musée d'art et d'Histoire de Saint-Denis, Les Abattoirs (Toulouse), Les Magasins généraux (Pantin), la Cité internationale des Arts, Les Grandes Serres (Pantin). Elle a été lauréate du programme Création en Cours piloté par les Ateliers Médicis avec le soutien du Ministère de la Culture en 2019 et de la bourse FoRTE (Fonds Régional pour les Talents Émergents) piloté par la région Île- de-France en 2020, et du prix du jury 2022 de la 18e biennale d'Art contemporain. Lauréate du prix Bic (2017) et nominée pour les prix Pierre David-Weill (2018 et 2021), Icart (2019) ainsi qu'au Talents Contemporains de la Fondation François Schneider (2020) et du prix du jury 2022 de la 18e biennale d'Art contemporain de Champigny.



L'Œil Neuf

Association d'amateurs et collectionneurs d'art moderne ou contemporain, est une organisation à but non lucratif dont les membres sont motivés par l'attention portée aux nouvelles initiatives de la création plastique tout en gardant à l'esprit la force des artistes novateurs précédents dont certains sont à faire redécouvrir.

Dans le cadre du soutien qu'elle souhaite apporter à la jeune création, l'**Association L'Œil Neuf** invite **Isabelle de Maison Rouge** à curater une exposition d'artistes de même génération (entre 32 et 38 ans), acteurs de la jeune scène française et utilisant une grande variété de médiums.

Isabelle de Maison Rouge a choisi de présenter une réflexion sur un concept nouvellement forgé qu'elle a décelé dans les nombreux travaux des artistes de cette tranche d'âge. Ce n'est ni le cursus d'étudiant et de professionnel, ni la galerie qui influent sur le choix de cette sélection mais le travail en lien avec la problématique de l'exposition.

Docteure en art et Sciences de l'Art, Isabelle de Maison Rouge est critique d'art, vice présidente de l'AICA France (Association Internationale des Critiques d'Art) ainsi que curatrice indépendante, membre de c-e-a (commissaires d'exposition associés). Elle a lancé pendant le confinement (2020-2022) « Les amis des artistes » en soutien aux plasticiens de la scène française. Elle anime l'émission Cube Rouge sur Art District Radio qui donne la parole aux artistes femmes. Elle possède une longue expérience dans l'enseignement New York University, La Sorbonne, HEC, Audencia.

Dans ses expositions elle explore les thèmes de ses recherches, comme en témoignent : « inverser le male gaze », « femmes guerrières – femmes en combat », « Ode à Gaïa », « Jardinons les possibles », « Cartel », « Business Model ».



La Fabrique Centre d'art

Association culturelle : concepteur de parcours d'expositions monographiques et thématiques en France et en Europe, maison d'édition de livres d'art (traces mémorielles de ses manifestations *in et off*), revue internet sur ses activités et événements, chaîne Youtube sur des rencontres (penseurs, poètes, artistes, acteurs des arrières-mondes de l'art et de ses univers privés et publics), revue semestrielle papier (*FEUILLE*).

SOLASTALGIE(S)

Une exposition curatée par

Isabelle de Maison Rouge

avec :

Matthieu Boucherit, Léa Habourdin, Lucien Murat, Lenny Rébéré, Jeanne Vicerial, Jisoo Yoo

du 17 septembre au 15 octobre

à :
La Fabrique Centre d'Art, 9 rue Clotilde Gaillard 93100 Montreuil
(Métro : ligne 9, sortie Croix de Chavaux ou Mairie de Montreuil).
les visites ont lieu 7 Jours/7, quelle que soit l'heure sur simple rendez-vous téléphonique au 06.45.14.47.92

L'Œil neuf, La Fabrique Centre d'Art et Isabelle de Maison Rouge remercient chaleureusement tous ceux sans qui cette exposition n'aurait toujours pas eu lieu, ceux qui soutiennent et défendent cette cause, et parmi eux :

Les artistes, les galeries Isabelle Gounod, Suzanne Tarasieve et Daniel Templon, et tous les facilitateurs, pour leur confiance et leur soutien.



Contact l'Œil Neuf:

Michel Lacombe : loeilneuf.michellacombe@gmail.com . Tél +33 (0)6 82 67 81 63



Contact La Fabrique Centre d'Art :

Bruno Bernard : sensinterieur@me.com . Tél +33 (0)6 45 14 47 92